

**Dimanche 27 août 2017**  
**Bois-Colombes à 10 h 30**  
*avec Sainte Cène*

**Prédication :**

Lorsqu'on arrive, nouveau, quelque part, dans un groupe, ou dans une paroisse, tiens !, il est de coutume, parfois, de faire un « tour de table » de présentation ; nous l'avons fait lors de ma première rencontre avec le conseil presbytéral... et nous pourrions encore le faire ce matin !? ...

Qu'est-ce que l'on dit, comment se présenter, que peut-on dire de soi-même dans un temps nécessairement limité ?

Pas facile comme exercice : moi-même, à chaque fois, quand le tour est passé, je me rends compte que j'ai oublié de dire encore des choses sur moi. ...

Que pouvons nous dire de nous, lorsqu'il faut se présenter ?

Bien-sûr, on peut dire si l'on est marié ou pas, si l'on a des enfants et combien, ce que l'on fait comme travail, où l'on habite, où l'on est né : de quel région, pays, ville, famille on est.

Si l'on porte de lunettes ou pas, si l'on est salarié, patron ou retraité ... Ou encore : si l'on est végétarien ou omnivore etc. ...

Et pourtant, on ne dira jamais tout. Elle ne sera jamais complète, cette présentation de moi-même ... d'abord : on ne dira pas tout devant des parfaits inconnus ; on cherchera d'avantage à se présenter sous un regard positif, on citera d'avantage les côtés lumineux de notre personne – ou comme on aimerait être...

Souvent, nous sommes préoccupés par le regard que les autres posent sur nous :

Quel regard les gens portent-ils sur moi ?

Qui suis-je, au dire des hommes ? ... les réponses peuvent être différentes, variées, voir même opposées, selon la personne qui nous regarde !

Et nous savons, au fond de nous-mêmes, souvent ce ne sont que les apparences, ce que les gens voient de nous – ou ce que nous leur donnons à voir !

Pourtant, parfois, dans certains moments de notre vie, il nous arrive de nous poser la question :

Mais, qui suis-je vraiment ? Qui suis-je au fond de moi-même ? ...

Pas facile d'y répondre soi-même, tellement nous découvrons en nous des côtés différents – selon le jour, selon l'humeur dans lequel nous sommes, selon notre état de santé aussi ; et parfois, on peut encore découvrir des côtés inconnus, des côtés insoupçonnés ... .

Et cela nous pousse à poser d'autres questions, du genre :

Quel est le sens de ma vie ? ...

Qu'est-ce qui me donne du sens ? ...

En quoi, en je mets ma confiance, ma foi, mon espérance pour ma vie ? ...

Quelle réponse donner à ce genre de questions ? Dis-moi qui est ton Dieu et je te dis qui tu es !...

Autrement dit : des questions qui nous permettent à nous présenter de façon plus personnelle, plus profonde, plus en lien avec notre être profond, la personne que nous sommes vraiment en nous-mêmes, sans masque ou mascarade, sans déguisement ni maquillage.

**lien avec la suite ??? :**

**Et pourtant, la question que Jésus pose à ses disciples – et à travers eux nous pose à nous aussi, n'est pas celle-là**

« *Qui les gens disent-ils que je suis ?* », demande aussi Jésus à ses disciples.

Les réponses fusent – et sont, elles aussi, diverses et variées : « *Ils lui*

*dirent : Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un des prophètes. » Faudrait se mettre d'accord !*

Cependant Jésus propose une autre solution - portée par le souci d'établir une relation : « *Mais vous, qui dites-vous que je suis ?* »

Ce « *vous* » n'est pas un « *Vous collectif* » ; Jésus n'attend pas un vote pour savoir quelle est le point de vue majoritaire. Il n'est pas du genre à chercher la célébrité et la gloire – c'est le moins que l'on puisse dire ! Il attend une réponse personnelle de chacun : qui suis-je pour toi ?

Pour toi qui m'écoute à travers ta Bible, à travers ton existence de croyant, de chrétien ou, tout simplement, d'homme, de femme ?

« *Mais vous, qui dites-vous que je suis ?* »

Qui est-IL, Jésus pour toi ? ...

**Au fond, l'important, ce qui compte vraiment dans notre vie et notre foi, ce n'est pas le « qui suis-je ? », le « quelle est ma foi ? »,... mais bien : qui est-il pour toi, Jésus ? Décentrer le regard de nous mêmes et laisser le Christ poser le sien sur nous ! ... Et qu'est-ce que cela change dans ma vie ?**

Pierre jadis avait donné une bonne réponse – assez personnelle, car au « je » de Jésus, il répond par un « tu » : « *Toi, tu es le Christ.* » ... Cela lui vaut une réponse de Jésus très élogieuse : une reprise des Béatitudes : « *Heureux es-tu...* » Mais alors, pourquoi Jésus réagit-il si durement : « *Alors il les rabroua* » ; c'est le même verbe utilisé lorsque les disciples tentent d'écarter de leur Maître ces mères et leurs petits enfants qui cherchent à se rapprocher de lui « *pour qu'il les touche* », Marc10/13.

Rabrouer, c'est repousser violemment !

Jésus veut ainsi les empêcher à tout prix – et tant pis si cela les heurte – qu'ils parlent de lui ! ...

Dans la suite de notre récit, dans la suite de son ordre de « silence »

imposé aux disciples, Jésus leur parle de sa passion : « *Le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, et être tué et, après trois jours, ressusciter.* »

Pierre a du mal à accepter cela. A son tour, « *le tirant à lui, il se mit à le rabrouer* ». Et on peut le comprendre : après avoir confesser avec tant de ferveur et de joie : « *Toi, tu es le Christ* », se voir réprimandé pour entendre dire qu'il faut que le Christ souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, qu'il soit mise à mort, n'est-ce pas un peu dure tout de même ?

Notre ami Jésus ne serait-il pas systématiquement rabat-joie il ?

N'aurions-nous pas pu savourer plus longuement l'un des rares élans de génie de Pierre ?

Et pourquoi repousser avec une telle violence – au point de le traiter de « Satan », c'est à dire le grand accusateur et adversaire de Dieu ! - celui qui voulait l'en empêcher, qui ne veut pas que meure et souffre son Maître bien-aimé. ...

Si être le Christ, c'est être voué à souffrir et à mourir, est-ce bien la peine ? Pourquoi le Christ « doit »-il beaucoup souffrir ? Pourquoi « doit »-il mourir ? ...

**Déi**, il doit, il faut qu'il, depuis vingt siècles, cette expression en lien avec la souffrance e la mort violente du Christ, ne cesse de faire couler l'encre.

...

Et il serait certainement légitime de s'interroger si cette violence n'ait pas provoqué par ricochet la violence exercée au nom de ce même Christ à l'encontre des hérétiques, des juifs et des païens ! De nos jours, face à l'intégrisme musulman, qu'un intégrisme similaire ait été exercé par l'Église au travers l'inquisition et les croisades, notamment, qui n'a rien à envier aux actes et méthodes des djihadistes de nos jours !

C'est que le « il faut » de la passion du Christ a trop longtemps véhiculé

une image très ambiguë de Dieu surtout dans la façon dont la tradition dogmatique l'a popularisée depuis Anselme de Cantorbéry : l'image d'un Dieu qui, pour calmer sa colère, exige un sacrifice et accepte de faire périr son fils.

Or, il manque cruellement dans cette image d'un Dieu « souverain et tout puissant » le message central de l'Évangile qui comprend la croix de Golgotha comme lieu de la révélation ultime de Dieu. « *Il faut* » exprime alors ici la décision souveraine de Dieu de se révéler dans la croix. C'est une « *nécessité* » en ce sens que c'est désormais le lieu où Dieu se donne à connaître (cf Marc 15/39).

Car en effet, Dieu s'identifie lui-même en Christ crucifié. L'Évangile de Jean, en particulier, insiste beaucoup sur cette identification : « *le Père et moi, nous sommes un* », n'arrête pas à affirmer Jésus dans le 4<sup>e</sup> Évangile. Il y est rejoint par Paul, lorsqu'il annonce d'entrée dans sa 1<sup>ière</sup> Lettre aux Corinthiens : « *...mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, ..., il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu* », 1Cor 1/23-24.

En acceptant de subir la violence des hommes, Dieu s'offre ainsi sous un nouveau visage. Non pas le Dieu dont la puissance muselle l'homme, mais le Dieu qui choisit, souverainement de s'abandonner à la violence pour en montrer l'impasse et la folie.

Pierre, en confessant le Christ, n' a pas – encore – pu y intégrer les « pensées de Dieu », mais est resté enfermé dans « celles des hommes ».

Or, confesser le Christ en réduisant son identité à un titre religieux et à ce qu'il suppose d'autorité et de puissance humaines est démoniaque.

Il faudra pour Pierre passer par le sommeil de la veille au jardin de Gethsémani, la fuite devant les gardes, le reniement du soir de l'arrestation

et l'impossibilité d'être présent lors des ténèbres du calvaire pour entendre et comprendre que le Messie ne se rencontre que dans la faiblesse assumée, le manque reconnu et l'impossible possibilité de la foi.

Dans ce contexte, que signifie alors « se renier » et « prendre sa croix » ?

Il s'agit de renier l'importance que l'on a de soi, la confiance que l'on met en sa propre existence. Sauver sa vie, c'est sauver son identité, se construire soi-même devant les autres et devant Dieu. C'est alors la perte assurée de sa vie véritable, son âme, son être profond. Or, la vie proposée par Jésus est celle qui ne repose pas en soi, mais dans le Christ, et dans le Christ crucifié. ...

Alors, il ne s'agit pas – et la parole de Jésus le dit explicitement – de « prendre la croix » - supposée celle du Christ ; il n s'agit pas de verser dans un quelconque dolorisme ni dans la martyrologie Il s'agit de prendre *sa* croix. Il s'agit de suivre le Christ avec sa propre faiblesse, sa propre misère, son propre manque, le suivre comme étant soi-même un crucifié. D'accepter – comme Paul - l'écharde dans la chair et la parole du Christ : « *Ma grâce te suffit* ». ...

Car c'est elle, et elle seule, qui nous donne, à chacun notre véritable identité, celle d'être fils et fille adoptifs d'un Dieu-Père. ....

Amen.

*Pasteur Andréas Seyboldt*